Document generated on 10/12/2024 4:24 a.m.

Les ateliers de l'éthique
The Ethics Forum

Introduction

Christine Tappolet

Volume 3, Number 1, Spring 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1044600ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1044600ar

See table of contents

Publisher(s)

Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal

ISSN

1718-9977 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Tappolet, C. (2008). Introduction. *Les ateliers de l'éthique / The Ethics Forum*, *3*(1), 4–6. https://doi.org/10.7202/1044600ar

Tous droits réservés © Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

VOLUME 3 NUMÉRO 1
PRINTEMPS/SPRING 2008

INTRODUCTION

NUMÉRO DIRIGÉ PAR
CHRISTINE TAPPOLET
GUEST EDITOR

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Il n'y a pas besoin de faire appel à des études empiriques approfondies pour conclure que nous sommes très spontanément, et sans doute assez naturellement, portés à favoriser nos proches, qu'il s'agisse des membres de notre famille (au sens étroit et biologique ou au sens social et plus étendu du terme), ou encore de nos partenaires amoureux, de nos amis, de nos collègues, de nos concitoyens ou de nos compatriotes. Ce traitement de faveur se remarquera concrètement dans la manière dont nous disposons de nos biens. Mais il pourra aussi se manifester par un biais au niveau théorique. Nous sommes en effet enclins à maintenir, parfois contre vents et marées, une opinion favorable à l'égard non seulement de nous-mêmes, mais de nos proches. Une étude assez instructive montre d'ailleurs qu'après peu de temps, les membres d'équipes formées arbitrairement font preuve de partialité épistémique envers les membres de cette équipe, les jugeant posséder plus de qualités que ceux de l'équipe adverse[1]. Cette étude n'est pas sans rappeler le fait que la plupart des personnes considérées comme psychologiquement saines se considèrent comme ayant plus de qualité que la moyenne des gens, alors que les personnes déprimées auraient tendance à juger qu'ils sont dans la moyenne, quelque chose qui est évidemment vrai la plupart du temps[2].

La question qui se pose est celle du rapport entre ces faits et ce qui devrait être le cas, ce que nous devrions faire. Plus précisément, dans quelle mesure la partialité envers nos proches est-elle a) inévitable pour des êtres comme nous, b) nécessaire pour maintenir des relations d'intimité, et surtout c) moralement ou éthiquement acceptable ?

Sans trop exagérer, on peut affirmer qu'avant les textes séminaux de Bernard Williams[3] et de Michael Stocker[4] , la partialité envers nos proches était jugée hautement suspecte. Le point de vue moral était considéré comme allant de pair avec un idéal d'impartialité. Toute partialité se voyait condamnée comme étant incompatible avec ce qui est moralement exigé de nous. Du moment que l'on accepte le principe selon lequel « devoir » implique « pouvoir », cette condamnation implique que les agents que nous sommes, dotés d'une psychologie humaine, peuvent être impartiaux. De plus, s'il se trouve que la partialité est nécessaire, l'existence même des relations d'intimités, la condamnation de la partialité équivaut à une condamnation de ces relations. Ce serait peut-être le prix à payer pour se conformer aux exigences morales.

Cette façon de voir les choses a fait l'objet de vigoureuses critiques à partir des années soixante-dix[5]. Faisant un important pas de plus par rapport à la critique Rawlsienne de l'utilitarisme, selon laquelle cette doctrine ne tient pas compte du fait que nous sommes des personnes différentes[6], Williams fait de la remise en question de l'idéal d'impartialité le cœur de sa critique de l'utilitarisme, mais aussi de l'approche kantienne. Dans les propres termes de Williams :

> « A un homme qui a un tel projet fondamental, l'utilitarisme demandera d'abandonner ce que ce projet implique, dans un contexte donné, simplement si cela entre en conflit avec ce qu'il est censé faire en tant qu'agent impersonnel au service de l'utilité globale, une fois prises en compte toutes les données pertinentes. Il s'agit là d'une exigence absurde. Mais l'analyse kantienne, si elle est plutôt plus pertinente, ne l'est pas encore assez. Car, pour elle, la morale impartiale, si le conflit surgit vraiment, doit l'emporter ; or cela ne peut pas raisonnablement être exigé de l'agent. Il peut y avoir un moment où il n'est pas du tout raisonnable pour quelqu'un d'abandonner, au bénéfice d'un bien impartial régissant le monde des agents moraux, une chose qui conditionne le fait qu'il éprouve un intérêt quelconque à appartenir à un tel monde. Une fois qu'on a mesuré ce qui est impliqué par le fait d'avoir une personnalité, on comprend que les kantiens ignorent la personnalité afin de pouvoir donner la prééminence aux exigences de la morale impartiale, et cela précisément sera une raison de trouver inadéquate leur façon de prendre en compte la dimension individuelle.[7] »

Les principales théories morales que nous connaissons nous demanderaient de faire un sacrifice que rien ne pourrait justifier, puisqu'elles menaceraient la possibilité même de mener une vie douée de sens[8].

Comme Stocker le soutient dans le texte dont nous publions la traduction ici[9], une difficulté connexe qui accable des théories éthiques « modernes », provient de ce que ces dernières ne permettent pas de concilier nos motivations les plus naturelles et les plus admirables (comme celles d'aider un ami), d'une part, et les raisons d'agir postulées par les théories morales, d'autre part. Ces théories provoqueraient un abîme infranchissable entre nos motivations et nos raisons d'agir, que Stocker n'hésite pas à qualifier de « schizophrénie ».
En bref, ces critiques de l'impartialité visent à établir que la partialité envers nos proches, qu'elle soit inévitable ou non, serait nécessaire pour maintenir des relations d'intimité, de sorte que toute condamnation morale de ce genre de partialité témoignerait plus de l'échec de la théorie morale dont dérive la condamnation, que de difficultés inhérentes à la partialité.

Les tentatives de sauvegarder ces théories, et notamment le conséquentialisme, ne se sont pas fait attendre. Nous publions ici la traduction de la plus célèbre d'entre elles, celle de Peter Railton[10]. En bref, Railton suggère qu'il faut distinguer entre a) ce qu'une théorie morale recommande au niveau du mode de prise de décision et b) ce qu'elle propose comme critère pour évaluer les actions du point de vue moral. Une personne pourrait ainsi avoir toutes les motivations requises par l'amour et par l'amitié, tout en restant un bon conséquentialiste, voire un bon kantien, dans le sens que ses actions correspondrait au critère moral pertinent.

La traduction de ces deux articles classiques est suivie par cinq contributions originales. Dans son texte, Sarah Stroud présuppose que les conclusions des partisans de la partialité sont correctes pour examiner la question de savoir ce qu'impliquerait exactement la partialité envers nos proches. Troy Jollimore s'intéresse aux relations que nous entretenons avec nos proches. Il soutient que les relations d'amour et d'amitié requièrent une sorte d'aveuglement qui s'assimile à la notion McDowellienne (et difficilement traduisible) de « silencing » des raisons : certaines considérations doivent être réduites au silence plutôt que d'être considérées comme des raisons d'agir. Diane Jeske prend elle aussi parti en faveur de la partialité. Elle se base sur une analyse de la notion de raison pour montrer que toutes nos raisons sont, en fin de compte, égocentriques. Tentant de sauvegarder l'idéal d'impartialité, Andrew Reisner compare quand à lui les raisons épistémiques aux raisons pratiques. Il conclut, peut-être un peu à contrecœur, que rien n'empêche, du point de la structure même des raisons, que l'on postule des raisons partiales. Le débat doit avoir lieu ailleurs, au niveau de l'éthique normative. Finalement, Ruwen Ogien examine le rapport entre l'impartialité et l'éthique dite *minimale* qu'il préconise, selon laquelle c'est uniquement envers autrui que nous avons des devoirs moraux. Il soutient qu'un des atouts de son approche est qu'elle permet de concilier l'impartialisme envers autrui, tout en maintenant en place l'asymétrie communément acceptée entre soi et autrui, selon laquelle le mal fait à soi-même n'a pas le même statut que le mal fait à autrui.

La question du statut moral de la partialité en éthique, qu'il s'agisse de favoriser nos proches, ou bien de défavoriser activement ceux que l'on considère comme ennemis ou simplement lointains, soulève des questions méta-éthiques délicates, mais elle est aussi au cœur des débats en éthique normative. Après tout, quand on se demande ce qu'il faudrait faire, ou en tous cas, ce qu'il faudrait faire du point de vue moral ou éthique, on se demande souvent quelle est la part du gâteau qui nous revient, à nous, ou encore à nous et à nos proches, et quelle est celle qui devrait être laissée à autrui. Ce n'est pas étonnant, dès lors, que la question de la partialité continue à faire couler beaucoup d'encre. Ce qui est toujours mieux que de faire couler autre chose, en principe.

BIBLIOGRAPHIE

Flanagan, Owen, *Varieties of Moral Personality,* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1991, traduction par Sophie Marnat, *Psychologie morale et éthique,* Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

Ogien, Ruwen et Christine Tappolet, *Les concepts de l'éthique,* Paris, La Découverte, à paraître.

Pettit, Philip, « Conséquentialisme et psychologie morale », *Revue de Métaphysique et de Morale,* vol. 99, 1994, 223-44.

Rawls, John, *A Theory of Justice,* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1971, traduction Catherine Audard, *Théorie de la Justice,* Paris, Seuil, 1987.

Sherif M., O. J. Harvey, B. J. White, W. R. Hood, et C. W. Sherif, *Intergroup Conflict and Cooperation: The Robbers Cave Experiment*. Norman, University of Oklahoma Book Exchange, 1961.

Stocker, Michael, « The Schizophrenia of Modern Ethical Theories », *The Journal of Philosohy,* vol. 73, no 14, On Motives and Morals, vol. 12, 1976, pp. 453-456, traduction dans le présent volume.

Taylor, Shelley E. et Jonathan Brown, « Illusion and Well-Being: a Social Psychological Perspective on Mental Health », *Psychological Bulletin,* vol. 103, pp. 193-210.

Williams, Bernard A. O., *A Critique of Utilitarianism,* in J. J. C. Smart et Bernard Williams, *Utilitarianism. For and Against,* Cambridge, Cambridge University Press, 1973, traduction Hughe Poltier, *Utilitarisme. Le pour et le contre,* Genève, Labor et Fides, 1997.

Williams, Bernard O. A., « Persons, Character and Morality », in *Moral luck: philosophical papers, 1973-1980,* New York, Cambridge University Press, 1981, traduction Jean Lelaidier dans *La fortune morale : moralité et autres essais,* Paris, PUF, 1994.

Wolf, Susan, « Moral Saints », *The Journal of Philosophy,* vol. 79, no 8, pp. 419-439.

NOTES

1 Sherif et al., cité dans Flanagan, 1991, pp.310-311.
2 Taylor et Brown, Flanagan, 1991, pp.322-323.
3 Williams, 1973 et 1976.
4 Stocker, 1976, traduit dans le présent volume, pp. 7-16.
5 Voir Williams, 1973 et 1976; Stocker, 1976, traduit ici, pp. 7-16. Voir aussi Susan Wolf, 1982, pour une critique supposément dévastatrice de la personne parfaitement morale.
6 Rawls, 1971.
7 Williams, 1994, pp. 244-245.
8 On considère en général que cette objection est une version de l'objection dite de l'exigence exagérée (demandingness objection). Voir Ogien et Tappolet, à paraître, pour une tentative de répondre à cette objection.
9 Stocker, « La schizophrénie des théories éthiques contemporaines », ce volume, pp. 7-16.
10 Railton, « L'Aliénation, le conséquentialisme et les exigences de la morale », ce volume pp. 7-16; Voir aussi Pettit, 1994 pour une approche apparentée.